

Défi Bible – Méditation Carson « Le Dieu qui se dévoile »

Semaine 4 : Gen 41-50 / Marc 16 + Gal 1-4

Gen 44

Jusqu'à ce moment du récit (Genèse 44), Juda n'a pas été présenté sous un jour très flatteur. Lorsque les frères de Joseph ont indiqué leur intention de le tuer (37.19-20), deux d'entre eux ont suggéré une autre solution. Ruben a proposé de le jeter au fond d'un puits d'où il ne pourrait s'échapper (37.21-22). Cette proposition avait deux avantages. Les frères ne pouvaient pas être directement accusés du meurtre de Joseph et Ruben espérait venir plus tard secrètement délivrer son jeune frère. Aussi fut-il consterné en constatant que son plan n'avait pas été retenu (37.29-30). Un autre frère, Juda, a émis une autre idée. Il a fait comprendre aux autres qu'ils n'avaient aucun intérêt à tuer Joseph, et qu'il valait mieux le vendre comme esclave (37.25-27). Cette proposition a emporté l'adhésion de tous. Juda réapparaît au chapitre suivant, couchant avec sa belle-fille (chap. 38) et révélant son attachement à une double échelle de valeurs (voir la méditation proposée pour le 6 février).

Ici, dans Genèse 44, Juda se présente comme un personnage beaucoup plus héroïque. Joseph manipule les événements pour aboutir à l'arrestation de Benjamin et de ses frères comme voleurs et déclare que seul Benjamin restera en Égypte pour être son esclave. La ruse de Joseph avait peut-être pour but de sonder les sentiments de ses frères aînés, de voir s'ils avaient toujours de la haine pour le plus jeune et s'ils étaient toujours aussi insensibles au point d'abandonner l'un des leurs en esclavage en se réjouissant de s'être tirés d'affaire et d'être libres. C'est Juda qui intervient et qui met en avant l'amour profond que son père éprouve pour Benjamin. Il fait état de la croyance de Jacob que Joseph a été tué par des bêtes sauvages (v. 28), comme si la tromperie et la méchanceté de tous avaient hanté son esprit depuis un quart de siècle. Juda ajoute qu'il a lui-même promis de ramener Benjamin sain et sauf. Il déclare avec une profonde émotion: « Maintenant je t'en prie: Que ton serviteur reste à la place du garçon, comme esclave de mon seigneur; et que le garçon remonte avec ses frères. Comment pourrai-je remonter auprès de mon père, si le garçon n'est point avec moi? Ah! que mon regard ne s'arrête pas sur le malheur qui atteindra mon père! » (v. 33-34).

C'est l'acte le plus noble de tout ce que nous savons de la vie de Juda. Il s'offre en substitution à la place de son frère. Il le fait peut-être sous le poids d'une conscience coupable; si c'est le cas, son héroïsme authentique est le fruit d'une honte authentique. Il ne pouvait évidemment pas savoir que moins de deux millénaires plus tard, son plus illustre descendant s'offrirait lui-même, non poussé par un sentiment de honte, mais par obéissance à son Père céleste et par amour pour les rebelles coupables (Marc 14).

Gen 46

Voici l'une des choses les plus difficiles à saisir: le Dieu de la Bible est à la fois personnel, dans ses interactions avec les hommes, et transcendant (c.-à-d. au-delà du temps et de l'espace, ce domaine dans lequel se situent toutes nos interactions personnelles avec Dieu). Au titre de Souverain transcendant, il règne sur tout sans exception; en tant que Créateur personnel, il intervient de façon individuelle dans la vie de ceux qui portent son image, et se révèle à eux non seulement comme une personne, mais de surcroît comme une personne parfaitement bonne. La manière dont ces éléments se combinent est au-delà de notre portée, mais ces derniers sont fréquemment soulignés dans l'Écriture.

En apprenant que Joseph est en vie, Jacob offre des sacrifices à Dieu qui, dans sa grâce, se révèle une fois de plus au patriarche: « Je suis Dieu, le Dieu de ton père. Ne crains pas de descendre en Égypte, car c'est là que je te ferai devenir une grande nation. C'est moi qui descendrai avec toi en Égypte et c'est moi qui t'en ferai aussi remonter; et Joseph te fermera les yeux de sa propre main » (Genèse 46.3-4).

D'après le livre de la Genèse, Jacob savait que l'alliance de Dieu avec Abraham incluait la promesse que le pays où il s'était établi lui appartiendrait un jour ainsi qu'à ses descendants. C'est pourquoi Jacob avait besoin de cette révélation spéciale de Dieu qui l'autorisait à quitter le pays. Jacob reçoit trois certitudes : a) durant leur séjour en Égypte, Dieu multipliera ses descendants et en fera « une grande nation » ; b) il les fera sortir d'Égypte un jour; c) sur le plan personnel, Jacob est consolé en sachant que Joseph, ce fils dont il avait été sans nouvelles depuis si longtemps, serait à ses côtés à l'heure de sa mort.

Tout cela était source de grand réconfort. Mais Dieu révèle aussi quelque chose des mystères de sa souveraineté providentielle. Les lecteurs du Pentateuque connaissent l'histoire: durant leur séjour en Égypte, les Israélites seront réduits à l'esclavage; Dieu entendra les cris de son peuple et au moment opportun il suscitera Moïse qui sera son agent pour frapper l'Égypte de dix plaies; il séparera les eaux de la mer Rouge, conclura l'alliance du Sinaï et donnera sa loi; le peuple errera dans le désert et finalement entrera dans le pays promis. Le Dieu souverain qui a conduit Joseph en Égypte pour préparer l'accueil de cette petite communauté de 70 personnes a des plans sublimes en réserve. Ils ont pour but d'amener le peuple à l'étape suivante de l'histoire de la rédemption et lui apprendre finalement que les paroles de Dieu sont plus importantes que la nourriture (Deutéronome 8).

On ne peut pas davantage dissocier la transcendance souveraine de Dieu de sa personnalité qu'on ne peut ôter une aile d'un avion et espérer qu'il poursuivra son vol normalement.

Le dernier chapitre de la Genèse se termine sur une section qui est à la fois pathétique et glorieuse (Genèse 50.15-21).

Tout ce qui était affligeant et déficient dans cette famille refait surface à la mort de Jacob. Les fils du patriarche craignent que leur illustre frère n'ait refoulé ses sentiments de vengeance que jusqu'à la mort du vieil homme. Pourquoi nourrissaient-ils de telles pensées? Était-ce parce qu'ils étaient encore rongés par des sentiments de culpabilité? Projetaient-ils sur Joseph ce qu'eux-mêmes auraient fait à sa place?

Leur stratégie leur inspire un nouveau péché! Ils mentent à propos de ce que leur père aurait dit, espérant qu'une supplication mise dans la bouche de Jacob toucherait mieux les cordes sensibles de Joseph. Dans ce contexte, les paroles: « Nous voici, tes serviteurs » (v. 18), expriment moins un hommage loyal qu'une manipulation désespérée.

De son côté, Joseph pleure (v. 17). Il ne peut pas ne pas se rendre compte que ces mensonges obséquieux montrent le peu d'amour et de confiance que ses frères lui portent, même après 17 ans de réconciliation apparente (47.28). Sa réponse révèle non seulement sa bienveillance pastorale – « Il les consola en parlant à leur cœur », promettant de pourvoir à tous leurs besoins et à ceux de leurs familles (v. 21) – mais reflète aussi un homme qui a beaucoup réfléchi sur les mystères de la providence, sur la souveraineté de Dieu et sur la responsabilité humaine. « Joseph leur dit: Soyez sans crainte; en effet, suis-je à la place de Dieu? Vous aviez formé le projet de me faire du mal, Dieu l'a transformé en bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui et pour sauver la vie d'un peuple nombreux » (v. 19-20).

Ce raisonnement livre toute sa profondeur quand on réfléchit à ce que Joseph ne dit pas. Il ne dit pas que ses frères auraient profité d'une inattention momentanée de Dieu pour le vendre en esclavage, et que Dieu, en bon stratège, aurait rétabli la situation en faisant accéder Joseph au rang de premier ministre d'Égypte au moment voulu. Il ne dit pas non plus que l'intention de Dieu était de faire descendre Joseph dans un char providentiel, et que ses frères auraient malheureusement contrecarré son plan, obligeant Dieu à réagir plus intelligemment pour le faire aboutir. Non, car dans un seul événement – la vente de Joseph en esclavage – intervenaient deux parties, chacune animée d'une autre intention. Pour leur part, les frères de Joseph ont agi avec de mauvaises intentions; de son côté, Dieu a agi avec de bonnes intentions. Les deux parties sont intervenues dans l'événement, mais si ce qu'il y a de mauvais en lui ne peut être imputé qu'aux frères et à eux seuls, ce qu'il y a de bon ne peut être imputé qu'à Dieu.

C'est une caractéristique courante dans l'Écriture; elle est à l'origine d'interminables discussions philosophiques complexes. Mais elle repose sur une notion simple. Dieu est souverain et immuablement bon; quant à nous, nous sommes moralement responsables et souvent mauvais.

NOUVEAU TESTAMENT :

GAL 1

Les premières lignes des lettres de Paul font généralement l'objet de grands soins. Dans le monde grec ancien, les lettres commençaient par la forme la plus simple suivante : « De moi, à toi, salut », souvent suivie d'une formule de remerciement et ensuite du corps de la lettre. Mais la pratique courante de Paul consistait à rallonger chacune de ces composantes pour annoncer la suite de sa lettre. L'étude du contenu de sa lettre dans son ensemble enrichit donc notre compréhension de l'introduction, et vice versa (Galates 1.1-5).

1° Paul ne se présente pas systématiquement comme « apôtre ». Il lui arrive de ne pas se présenter du tout (comme dans 1 et 2 Thessaloniens), ou de se qualifier de « serviteur » (Romains 1.1). Ici, il est « Paul, apôtre », parce que certaines personnes troublaient les chrétiens de Galatie en leur présentant un « autre évangile », alors qu'il n'y en a pas d'autre (v. 6-7) ; pour arriver à leurs fins, ils devaient saper l'autorité de Paul et le repousser en le considérant dans le meilleur des cas comme un apôtre de second rang.

2° Mais Paul réagit. Non seulement il fait valoir sa qualité d'apôtre, mais il l'est « non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et par Dieu le Père » (v. 1). Il n'avait pas été nommé apôtre par l'Église de Jérusalem, comme si c'était elle ou un apôtre de premier rang qui l'avaient envoyé. Pas du tout. Il avait été envoyé « par Jésus-Christ », à la suite de sa rencontre avec lui sur le chemin de Damas. C'est à ce moment-là qu'il avait vu le Christ ressuscité et exalté. Il avait également été envoyé par Dieu le Père.

3° Paul continue et désigne Dieu le Père comme celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts. Paul avait vu le Jésus *ressuscité*, le Jésus *vivant*. Dans sa vie de pharisien zélé, il avait rejeté Jésus, le considérant comme un simulateur pervers, un malfaiteur que Dieu avait maudit à en juger par la mort qu'il avait subie. Après avoir vu Jésus de ses propres yeux, Paul a été obligé de réexaminer toutes ses idées. Dieu avait approuvé Jésus ; la bonne nouvelle dont Paul avait été fait apôtre s'enracinait dans la crucifixion et la résurrection de Jésus.

4° Mais tout en insistant sur son statut et son autorité apostoliques, Paul revendique sagement une solidarité de sa personne et de son enseignement avec « tous les frères » qui sont avec lui (v. 2). Si les Galates adoptent cet « autre évangile », ils doivent en mesurer les conséquences, et savoir qu'ils ne se détournent pas seulement de Paul, mais également des innombrables croyants qui sont d'accord avec lui.

5° Au lieu d'utiliser la salutation habituelle *charein*, Paul associe la salutation chrétienne « grâce » (*charis*) et la salutation juive « paix » (*shalom* en hébreu) et

fonde ces bénédictions sur la mort substitutive du Seigneur Jésus (v. 3-5), et non sur une relation particulière avec la loi de Moïse.

6° Paul met fin rapidement et de façon étonnante à cette partie *actions de grâces* pour exprimer sans plus tarder sa surprise et ses reproches devant la défection imminente de ses lecteurs (v. 6-10). Ils ont beau être rares, il y a pourtant des cas où la réprimande ne doit pas attendre.

Galates 2

Pour certains commentateurs, dans **Galates 2.1s**, Paul cherchait à être testé. Après plusieurs années il était revenu à Jérusalem pour exposer aux apôtres à Jérusalem et aux autres dirigeants chrétiens l'Évangile qu'il avait prêché aux païens. Il s'agissait d'une visite privée ; en fait, il aurait craint « de courir ou d'avoir couru en vain » (v. 2). Ce qui prouverait, selon ces commentateurs, que Paul n'était pas aussi sûr qu'il l'a prétendu au chapitre précédent. Dans ce sens, on aurait pu dire qu'il était un apôtre de second rang.

Cette façon de comprendre le texte ne tient pas. La pensée de Paul est tout à fait différente. Les Galates ont été envahis par des trouble-fête venus du dehors, des hommes qui se prétendaient envoyés officiellement par l'Église de Jérusalem, en somme *avec l'aval* des *vrais* apôtres. Le livre des Actes montre que ces gens talonnaient constamment l'apôtre Paul. Il s'était donc rendu à Jérusalem, non pour obtenir une sorte de certificat d'authenticité pour l'Évangile qu'il prêchait, ou le voir rejeté (on constate que Paul n'a pas changé d'avis ni d'orientation), mais pour s'assurer que sa prédication n'était pas mal comprise parmi les responsables de l'Église. Il voulait également les encourager à se dissocier ouvertement de ces « faux frères » qui revendiquaient injustement l'autorité des responsables de l'Église de Jérusalem pour nuire au ministère de Paul parmi les païens. En somme, Paul avait pris une initiative pour s'assurer qu'il ne courait pas en vain ; les agitateurs s'efforçaient de défaire son travail. Il voulait prendre toutes les mesures pour contrer leurs prétentions et ruiner leur influence. Actes 15 montre que c'est justement ce que le concile de Jérusalem a fait. En outre, **Galates 2.11-14** suggère que Paul a compris la signification profonde de l'Évangile plus rapidement que certains des autres apôtres. Loin de soumettre le *contenu* de sa prédication à leur jugement, il était prêt à leur adresser des reproches s'il s'était aperçu qu'ils ne se conduisaient pas de façon conséquente.

Bien que ces confrontations s'articulent autour de questions théologiques de la plus haute importance, nous fixerons notre attention sur un aspect pratique. Si l'Évangile vaut la peine d'être défendu, il existe de bonnes et de mauvaises façons de le faire. Lorsque Pierre se conduit publiquement de façon hypocrite et cause du tort aux autres chrétiens, Paul le reprend publiquement (v. 11-21). Lorsque Paul essaie de déblayer le chemin, de voir ce qui se passe, et expose la teneur de son travail, il

rencontre les responsables « en privé » (v. 2). Après tout, son souci est la propagation d'un Évangile non frelaté, pas sa justification personnelle. Lorsque nous sommes devant une situation qui nous impose de combattre fermement pour l'Évangile, réfléchissons à la meilleure manière de le faire, la plus sage et la plus efficace.

Galates 3 :

On pourrait consacrer à **Galates 3** un ouvrage aussi volumineux que celui-ci. Je vais me restreindre à deux observations.

1° Dans les cinq premiers versets, Paul en appelle à l'expérience. Il demande aux Galates si leur conversion et toute leur expérience de la grâce divine et du pouvoir de l'Esprit résultent de l'observance de la loi de Moïse, ou si elles procèdent de leur foi. Après tout, Christ a été dépeint à leurs yeux comme le Sauveur crucifié (v. 1). Ils ont cru ce qu'ils ont entendu (v. 2) et reçu l'Esprit. Cette attitude leur a coûté cher, car ils ont dû endurer la persécution (v. 4). De plus, ils ont fait l'expérience de l'œuvre miraculeuse de transformation opérée par l'Esprit à la suite de la foi reçue de Dieu (v. 5). Comment pouvaient-ils alors penser qu'après avoir commencé par l'Esprit et par la foi, ils devaient désormais atteindre leur but – probablement des progrès dans la maturité chrétienne et dans la connaissance de Dieu – en observant scrupuleusement la loi ? Paul leur fait comprendre que cette approche contredit leur conversion, insulte les souffrances qu'ils ont subies et va à l'encontre de leur expérience de la puissance de l'Esprit de Dieu.

Le chemin qui conduit les chrétiens au but commence par la foi et se poursuit par la vie et la puissance de l'Esprit, et non par le respect de nombreux articles de loi. Penser autrement, c'est faire preuve de folie, c'est prêter une oreille attentive à ceux qui nous ont « ensorcelés » (*BFC*) par de fausses notions de spiritualité qui nous éloignent du Jésus crucifié (cf. v. 1).

2° Le raisonnement du reste du chapitre n'insiste pas sur l'expérience chrétienne individuelle, mais sur l'histoire du dessein rédempteur de Dieu. Autrement dit, Paul ne prétend pas que la loi de Dieu doit opérer une œuvre dans la conscience de chaque incroyant pour qu'il puisse venir à Christ. Cette démarche préalable peut exister ou pas. Ce n'est en tout cas pas ce qui intéresse Paul ici. L'apôtre cherche à établir l'antériorité de la foi dans notre justification en remontant dans l'Histoire jusqu'à Abraham (v. 6-9). Cette révélation soulève alors une question : Pourquoi la loi de Moïse a-t-elle été *ajoutée* ? Paul ne procède pas à une analyse complète des nombreux desseins que remplit la loi, mais il souligne certains points. Il affirme catégoriquement qu'elle n'a été ajoutée ni pour annuler les principes clairement en vigueur du temps d'Abraham, ni pour proposer une autre voie pour parvenir au salut. La loi, dit-il, a manifesté d'une façon claire et indéniable le péché humain comme une transgression ; dans ce sens, elle a orienté les hommes vers Jésus-Christ, à travers les méandres de l'histoire de la rédemption. La compréhension que Paul avait de l'Ancien Testament différait de celle de ses collègues juifs en ce que l'apôtre insistait

sur une lecture dans une perspective historique. En somme, Paul explique la cohérence de la Bible.

Galates 4

Galates 4 comprend certaines sections qui ont poussé des chrétiens à se demander comment Paul concevait l'histoire d'Israël. C'est le cas de la section relative à l'allégorie (v. 21-31). Ces parties méritent beaucoup d'attention. Il y a cependant, coincés au milieu du chapitre, deux brefs paragraphes qui mettent à nu le cœur de l'apôtre (v. 12-20), même si le lecteur a facilement tendance à passer rapidement par-dessus.

1^o Dans la première partie (v. 12-16), l'apôtre supplie les Galates. Il leur explique que le langage ferme et sévère qu'il a employé dans sa lettre n'exprime pas une blessure personnelle. « Vous ne m'avez fait aucun tort » (v. 13). Il leur rappelle même que leurs premiers rapports avec lui ont tissé un lien si fort que rien ne peut le rompre. Il leur dit que c'est « à cause d'une maladie » qu'il était venu chez eux la première fois (v. 13). Nous ignorons la nature exacte de cette maladie. On peut supposer (mais cela ne reste qu'une supposition) que Paul a débarqué sur la côte sud de la Turquie actuelle et que pendant son ministère dans cette région, il a attrapé la malaria ou une autre maladie subtropicale. Le meilleur remède consistait alors à se rendre sur les hauts plateaux, précisément la région de la Galatie. Là, Paul avait immédiatement trouvé une population bienveillante et très accueillante. Lorsque Paul avait prêché l'Évangile, les Galates l'avaient traité comme s'il avait été « un ange de Dieu » (v. 14). Comment l'apôtre pouvait-il alors nourrir du ressentiment contre eux et oublier le passé ? Or leur spontanéité et leur joie avaient curieusement disparu. Ils s'étaient tellement laissés séduire par les agitateurs venus de l'extérieur qu'ils considéraient Paul comme un ennemi parce qu'il leur disait la vérité (v. 16).

L'apôtre est intimement lié à la vie des gens auxquels il prêche, il s'implique malgré l'histoire complexe de leurs rapports, et il en a même fortement envie, mais il ne veut en aucun cas compromettre la vérité pour apaiser ces relations. Pour Paul, l'intégrité de la doctrine doit aller de pair avec l'intégrité des relations ; il ne faut pas opposer l'une à l'autre.

2^o Paul décèle et souligne un défaut profond chez les Galates : ils aiment les gens zélés, et même ceux qui les harcèlent avec zèle, sans jamais se demander sérieusement quelle est la direction de ce zèle (v. 17-20). Il les avertit : « Il est bon d'avoir du zèle pour le bien en tout temps » (v. 18). Sans téléphone ni courrier électronique, Paul ne peut avoir une photo à jour de la situation, et il hésite donc sur la conduite à tenir. Doit-il continuer à faire des reproches ? Doit-il changer de ton et courtiser ses destinataires ? Il se sent comme une mère qui souffre à nouveau les douleurs de l'enfantement pour faire renaître l'enfant qu'elle a déjà porté.

Les pasteurs et autres responsables pourraient-ils se soucier moins de ceux qui s'égarent dans le troupeau dont ils ont la charge ?

